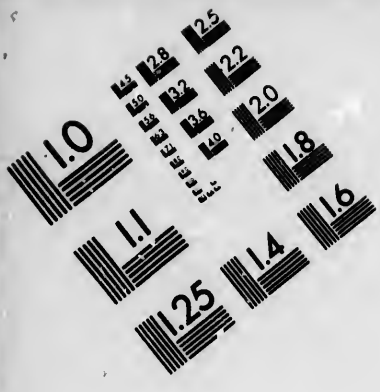


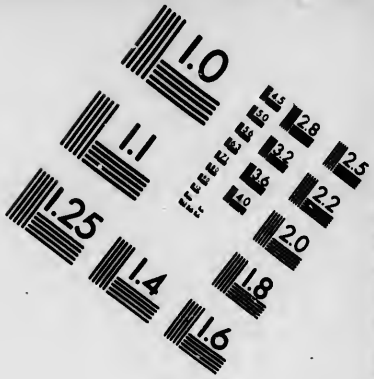
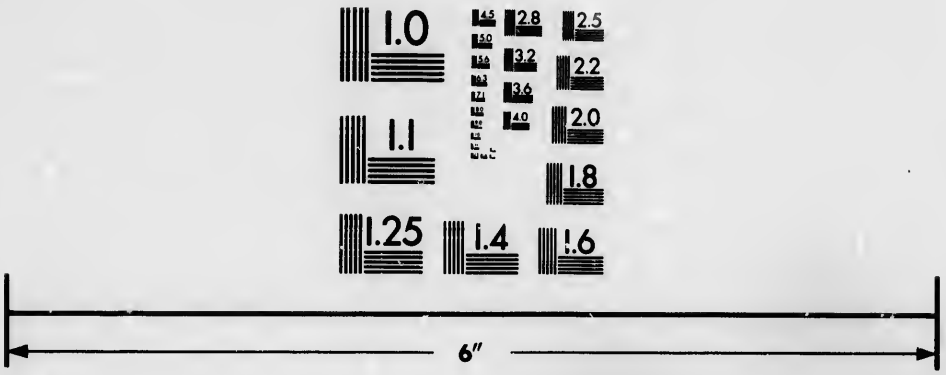
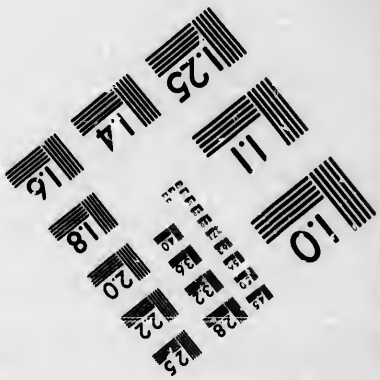


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

CIHM/ICMH
Microfiche
Series.

CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1986

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

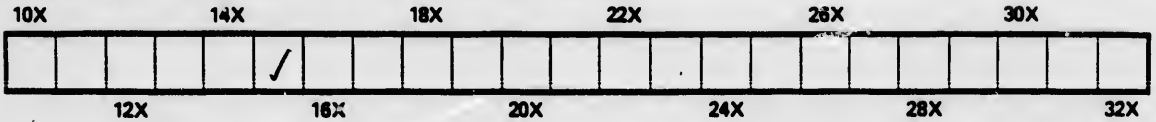
L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- ☐ Coloured covers/ Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged/ Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- ☐ Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☐ Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- ☑ Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- ☐ Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- ☐ Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- ☐ Coloured pages/ Pages de couleur
- ☐ Pages damaged/ Pages endommagées
- ☐ Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☑ Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☐ Pages detached/ Pages détachées
- ☑ Showthrough/ Transparence
- ☐ Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- ☐ Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire
- ☐ Only edition available/ Seule édition disponible
- ☑ Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

☑ Additional comments:/ Commentaires supplémentaires: Les pages froissées peuvent causer de la distorsion.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/ Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.



The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

New Brunswick Museum
Saint John

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

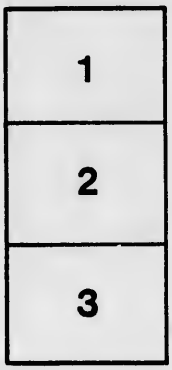
New Brunswick Museum
Saint John

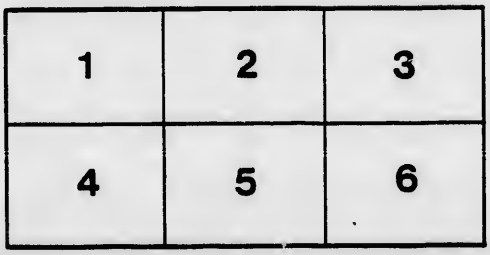
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.





L'ANTI-BABYLONE,

OU

REPONSE

A L'AUTEUR

DE LA CAPITALE DES GAULES.

A LONDRES.

M. DCC LIX.

L'ANTI-BABYLONE,

OU

REPONSE

A L'AUTEUR

DE LA CAPITALE

DES GAULES.

A LONDRES.

M. DCC LIX.

L'ANTI-BABYLONE,

OU

REPONSE

A L'AUTEUR

DE LA CAPITALE DES GAULES.

LE cœur humain ne change point ; les vices & les vertus ſont par-tout les mêmes. La difference des ſociétés peut

bien en apporter une dans la maniere de satisfaire les passions ; mais ces passions ont par-tout la même force & la même étendue.

Les hommes qui vivent à la campagne ne different en rien de ceux qui habitent les Villes.

Un Philosophe trouvera dans un Hameau composé de cent Campagnards autant de luxe, de vanité & d'ambition, que dans une grande Ville, & même à la Cour : il lui suffira pour cela d'éta-

blir des points de proportion.

Ainſi *la Babylone* eſt dans le Monde, & non dans une Capitale.

Peut-être que ce nom convient moins à Paris qu'à toute autre Ville de l'univers : il eſt certain du moins qu'il y a plus d'ordre dans cette Capitale, que dans les autres ſubdiviſions du reſte de la ſociété des François.

Si l'on raſſembloit aujourd'hui dans un même lieu huit cent mille perſonnes priſes çà

& là dans les differens endroits de la Monarchie, & qu'on les renfermât dans un enclos de l'étendue de Paris, le déſordre & la confuſion y ſeroient des plus grands.

La véritable Babylone eſt dans le génie & l'eſprit de certains Ecrivains d'aujourd'hui.

Un tas d'hommes cauſtiques, inquiets, turbulens, qui haïſſent tout le monde, & que perſonne n'aime, ſe plaiſent à faire de hideuſes peintures de la ſociété. Si elle

a des endroits foibles, ils les saisissent, & en font sentir tout le mauvais ; ils n'envisagent la Nature que par le revers de la médaille. Ces esprits Babyloniens ne voyent point que les défauts de l'humanité sont à l'égard des vertus ce que l'ombre est au tableau. Je ne dis point que les vices soient utiles, mais je dis que dans le système politique ils peuvent devenir nécessaires : or la société morale est fondée sur la société politique. Qu'on ré-

forme dans le monde une foule de petits abus ſur leſquels les ſatyriques fondent leur critiques, & on en verra paroître tout d'un coup une foule d'autres, non moins dangéreux, & peut-être même plus nuiſibles.

La République de Platon eſt un ſyſtême idéal. Pour établir l'ordre de perfection que ce Philoſophe vouloit donner à ſa ſociété, il lui eût fallu une autre eſpece d'hommes. Le cœur humain a ſes défauts & ſes

imperfections naturelles, il eſt fait ainſi; ce n'eſt point la corruption des ſiècles qui l'a rendu tel, il l'étoit dans ſon origine. Je ne ſçais point ſi le Monde pourroit ſubſiſter long-tems, s'il devenoit tel que quelques moraliſtes ont paru ſouhaiter qu'il fût; je crois qu'il tomberoit dans un grand déſordre, par la raiſon qu'il y auroit trop d'ordre.

Les modes, les colifichets, les jeux, les ſpectacles entrent dans la décoration de la ſociété.

Si ces vices n'exiſtoient point, d'autres exiſteroient; & je ne ſçais ſi nos défauts ne ſont pas moins défauts que ceux qui naîtroient à leur place : du moins le gouvernement politique, c'eſt-à-dire l'ordre qui fait que la ſociété ſe perpétue, s'eſt accommodé a ces défauts ; & il n'eſt pas certain s'il s'accommoderoit auſſi bien des nouveaux qui lui ſuccéderoient.

» J'entends dire tous les » jours, dit l'Auteur de *la nou-* » *velle Babylone*, que Paris

„ est la premiere Ville du
„ Monde pour les agrémens
„ & les commodités de la
„ vie, un Paradis terrestre
„ où l'on trouve généra-
„ lement tout ce qu'on peut
„ souhaiter. Cela est vrai, a-
„ joute-t-il, quand les moyens
„ de se procurer ce que l'on
„ souhaite ne manquent pas.

Si c'est là ce qui forme une Babylone, il n'est pas nécessaire de citer Paris; toutes les societés du Monde sont autant de Babylones.

Il n'y a point de Village

ou de Hameau qui n'ait des amuſemens & des plaiſirs réſervés pour une certaine claſſe de Citoyens.

Lorſque les Marionnettes arrivent dans une petite Ville de Province, il n'y a gueres que les Premiers du lieu qui profitent de ce ſpectacle; tout le reſte en eſt privé. Cela doit être de même, ſans quoi la publicité générale des plaiſirs feroit qu'ils ne ſeroient plus tels. L'œconomie des divertiſſemens eſt abſolument néceſſaire; l'ordre le demande ainſi.

Paris ſeroit une Babylone, ſi tout le monde y avoit les moyens de ſe procurer tout ce qu'il ſouhaite. La confuſion ſeroit alors des plus grandes ; car il n'y auroit aucune difference entre ceux qui doivent être amuſés, & ceux qui doivent amuſer les autres.

Une Capitale remplie de Citoyens riches au même dégré, & qui auroient tous également les moyens d'avoir ce qu'ils ſouhaiteroient, ſeroit une véritable Tour de Babel ;

il n'y auroit alors aucune ſubordination ; on ne s'entendroit plus, la confuſion & le déſordre y regneroient, perſonne n'y auroit ce qu'il ſouhaiteroit, par la raiſon que tout le monde ſeroit en état de l'avoir.

Si les Auteurs critiques vouloient ſe donner la peine de réfléchir un peu ſur certains défauts qu'ils condamnent le plus, ils verroient que ceux-ci entrent dans le plan de la ſociété, & malheur au Monde s'ils venoient à être reformés ! L'induſtrie finiroit

dans une Ville où chacun ſeroit induſtrieux, la nonchalance & la pareſſe s'empareroient des Citoyens d'un Etat qui ne ſeroit compoſé que de gens adonnés au travail.

C'eſt l'oiſiveté des uns qui forme l'occupation des autres : ôtez ces vices, & vous détruirez une foule de vertus; car la plûpart des bonnes qualités des hommes ſont fondées ſur leurs défauts.

Le jeu cauſe bien des maux dans la ſociété : il eſt la ſource d'une foule de déſordres par-

ticuliers. Par le jeu pluſieurs familles ſont ruinées, & on eſt témoin tous les jours des malheurs qu'il entraine. Cependant ſi on prenoit la réſolution de l'extirper entierement, & qu'on y réuſſît, il en réſulteroit de grands maux.

Par cette réforme pluſieurs Manufactures conſidérables ſeroient détruites, une foule de Sujets ſe trouveroient tout d'un coup réduits à la mendicité : cette premiere miſere en ſuſciteroit une ſe

conde, & celle-ci en cauſeroit une troiſiéme, &c : car la pauvreté d'un Citoyen occaſionne toujours celle d'un autre Citoyen. Peut-être qu'il ne ſeroit pas difficile de prouver que ce vice, qu'on croit être la ruine de la ſociété, eſt un de ſes plus fermes ſoutiens ; car l'état politique eſt appuyé ſur toutes les branches de l'induſtrie.

Le Gouvernement des Anciens, dira-t-on, ſe ſoutenoit ſans les jeux. Cela eſt vrai, mais la plupart de ces conſ-

titutions avoient pour principe la vertu, au lieu que les nôtres sont fondées sur les Arts.

Le Jeu, ajoute-t-on, a ouvert la porte à la filouterie. Cela est encore vrai, & l'on ne sçauroit disconvenir des suites fâcheuses de ce vice; mais elles sont encore moins dangéreuses que celles qui pourroient naître de sa réforme. Il importe fort peu à l'Etat politique que quelques écus d'un honnête homme passent dans la poche d'un fripon;

mais il lui importe essentiellement que les Arts se soutiennent dans une certaine vigueur; que l'Industrie ne dégénere point, & que toutes les classes des Citoyens ayent de quoi vivre.

La réforme d'un vice particulier ne fait qu'un bien très-imparfait à la société. Ce n'est qu'en remontant au principe du désordre général, que la Législation peut remedier véritablement aux abus.

Mais je reviens à Paris, dont l'Auteur *de la Capitale des*

Gaules fait une véritable Tour de Babel. Il dit que ce lieu, qu'il avoue d'ailleurs être un Paradis terreſtre, devient un lieu de ſupplice d'autant plus cruel pour les infortunés, que l'abondance, les plaiſirs, la joie & les fêtes, dont ils ſont les témoins & auſquels ils n'ont aucune part, leur retracent plus vivement l'image affreuſe de leur calamité & de leur miſere.

C'eſt rapporter à une ſociété entiere ce qui n'eſt relatif qu'à quelques Particuliers

de cette société. Ce ſupplice prétendu ne regarde qu'un petit nombre de Citoyens qui, ayant paſſé leur vie dans le plaiſir & la débauche, s'y ſont ruinés. Il eſt certain que la privation des amuſemens dont ils voyent les autres jouir cauſe chez eux une ſenſation déſagréable ; mais ce n'eſt qu'une poignée d'infortunés comparée à cette foule d'hommes qui en jouiſſent.

Si l'on fait l'analyſe de la ſociété générale de cette Capitale, on la trouvera com-

pôsée de cinq classes de Citoyens, sçavoir de riches, d'aisés, d'indigens, de médiocrement pauvres & de tout à fait pauvres : toutes ces differentes classes sont en état de gouter relativement à leur fortune particuliere les amusemens & les plaisirs qui se trouvent à Paris. On sera peut-être tenté de croire que la derniere souffre les mêmes maux que Tantale. Point du tout ; cette classe, affaissée sous le poids de sa misere, sçait à peine qu'il y a des plaisirs & des

fêtes dans cette Ville. Plusieurs Citoyens de ce nombre m'ont souvent demandé ce que c'étoit que l'Opéra, si l'on y chantoit, ou si l'on y récitoit comme aux autres Théatres. Or on ne souffre point de ce dont on n'a aucune idée. La classe des Citoyens occupés, (& il n'y a point de Ville dans le Monde où les gens d'affaires le soient plus qu'à Paris,) est par son état à l'abri de tout regret sur les amusemens. Il est vrai que toutes ces classes prises en général

en produiſent une ſixieme, d'hommes déſœuvrés qui voudroient être de tous les plaiſirs, & qui s'exhalent en regrets continuels de ce que leur fortune ne le leur permet pas.

Mais bien loin que cela doive former une Babylone, c'eſt au contraire ce qui fait rentrer ces hommes dans l'ordre de leur état.

La Ville de Paris, dit l'Auteur de la Babylone, renferme dans ſon ſein trois états dominans. *Le Corps des Financiers*

ciers, le Corps innombrable des femmes galantes, & celui des intriguans. On pourroit dire vrai, en nommant le premier Corps une ſociété de Babyloniens. Grace à la vigilance de nos Miniſtres, cette claſſe de Citoyens va bientôt rentrer dans l'ordre des autres. A l'égard du ſecond & du troiſiéme Corps, il n'eſt pas exact que les femmes galantes & les intriguans ſoient deux états dominans dans cette Capitale.

C'eſt deshonorer la ſocié-

té générale de Paris, que de vouloir qu'elle tire ſon origine de la proſtitution & de la duplicité de ceux qui lui donnent le ton. Il n'eſt que trop vrai que ces vices ont pénétré par-tout, & ſe ſont fait jour juſques dans les Tribunaux de Juſtice; mais grace au reſte des mœurs du ſiécle, ils ne ſont pas encore confondus avec la vertu, de maniere à ne pas les reconnoître. Les intriguans ſont notés dans Paris : on les connoit, ils ont beau

avoir pour eux la faveur, elle ne les garantit point du mépris. Or des états mépriſés ne ſçauroient jamais être dominans.

Selon le même Auteur, les filles de joye & les fripons forment la bonne compagnie de Paris. C'eſt inſulter de gayeté de cœur toute une ſociété, c'eſt détruire l'idée que nous avons du vice & de la vertu, c'eſt donner aux Etrangers une fauſſe idée de nos mœurs, en un mot c'eſt deſhonorer d'un ſeul trait de plu-

me la Capitale d'un Royaume, le plus reſpectable de l'Europe.

» Autrefois, ajoute-t-il, » un air ſimple & modeſte, » un maintien décent, de » la conduite & des mœurs » étoient une recommandation ſûre pour être reçû dans le monde. Aujourd'hui beaucoup d'effronterie & de pétulance, un air » important, des habits, des » bijoux & de la dépenſe : ajoutez à tous ces brillans avantages la réputation d'un

» eſcroc achevé, d'un hom-
» me abîmé, noyé de dettes,
» d'un infâme qui vole, qui
» pille de toute main, & qui
» a reduit cent familles ſur la
» paille; voila l'homme déſi-
» ré, cheri, ſouhaité.

Lorſqu'il me tombe ſous la main un Ecrivain *à autrefois*, & qui pour deshonorer les hommes d'aujourd'hui les met en parallele avec ceux du tems jadis, je dis qu'il ne connoit point le cœur humain; & de-là je conclus qu'il feroit mieux de s'adonner à tout au-

tre genre d'écrire. Les hommes ne ſont pas plus corrompus à préſent qu'ils l'étoient il y a deux mille ans; Horace faiſoit les mêmes peintures de ſon ſiécle, que nos Auteurs ſatyriques font du nôtre.

C'eſt donner une fauſſe idée d'une ſociété, que de la repréſenter par ce qu'elle a de plus mépriſable. Ce ſeroit un prodige qu'une Ville compoſée de huit cent mille habitans, tous gens de bien, & où le vice n'eût fait aucune breche.

Lorſqu'on veut peindre les mœurs d'une Nation, il faut placer dans le même tableau les vertus & les vices; c'eſt par ce parallele qu'on peut en donner une juſte idée. Mais l'Auteur de la nouvelle Babylone ne cite que des femmes galantes, des petits Maîtres, des fats, des impertinens; ſes Héros ordinaires ſont des joueurs, des fripons & des filoux, il ne ſort pas du tripot. Un Peintre qui voudroit nous donner une idée de la Na-

Nature, ne ſeroit-il pas blâmable de nous la repréſenter par les endroits ſeuls qui pourroient nous la rendre hideuſe & épouvantable.

Cette Capitale renferme dans ſon ſein un tas de gens oiſifs, hommes adonnés au vice & à la crapule, & qui ſont le rebut de la ſociété. Cette claſſe de Citoyens qui eſt généralement mépriſée par les autres, n'eſt comptée pour rien; les honnêtes gens la regardent comme nuiſible à l'État politique & civil.

Si c'eſt de ces hommes que l'Auteur de la Capitale des Gaules a voulu parler, il auroit pu s'épargner la peine de faire un livre, car perſonne n'ignore que ces habitans forment une véritable Babylone.

» Paris, continue-t'il, eſt » unique pour les reſſources; » nous en avons mille exem- » ples ſous les yeux. Tel qui » n'auroit point de pain à qua- » tre lieues de Paris, trouve » le louable ſecret de man- » ger dans cette Ville quaran- » te mille francs tous les ans.

Autres fripons qu'il fait encore paroître ici ſur la ſçene.

Ce qu'il y a d'admirable, c'eſt qu'il fait entrer la Police dans ſon projet. » Elle eſt inſ-
» truite de tout ce qui ſe paſ-
» ſe, dit-il, & de tout ce qui
» ſe dit journellement; elle
» connoit tous les ſujets équi-
» voques, tous les oiſifs de
» profeſſion, les pilliers de
» Caffé, les gens ſans aveu,
» enfin toute cette vermine
» dévorante qui vit ſur le
» commun: la Police, ajoute-

» t-il, ſçait tout cela, & ne
» ſemble pas le ſçavoir.

Après s'en être pris à la Police, il attaque les Tribunaux de Juſtice; mais ce qu'il dit là-deſſus eſt ſi nouveau qu'il n'y a gueres plus de deux mille ans qu'on en parle dans le monde. Il s'excrime en belles phraſes pour dire ce qui ſe répete tous les jours de la vie: que les grands voleurs évitent le gibet, & qu'il n'y a que les petits qui ſoient pendus.

Il ne lui ſuffit pas d'avoir flétri ces deux Corps reſpecta-

bles, il en attaque un autre qui ne l'eſt pas moins. Il fabrique un conte exprès pour prouver qu'un certain Général d'armée n'étoit pas moins fripon qu'un Munitionnaire, dont il ne dit pas le nom, qui venoit de voler le Roi.

Il continue enſuite de fonder ſa Babylone ſur les cartes. Elles ſont à Paris d'un grand ſecours pour quiconque n'a rien & n'eſt propre à rien. Il enfile une longue ſatyre triviale ſur les jeux, & repete là-

deſſus ce qui a été dit avant lui par un million d'Auteurs. Il s'étend beaucoup ſur les filoux, & rapporte un exemple de ſéverité du Parlement de Toulouſe contre un Chevalier de Lanſquenet qui fut fouetté, marqué & condamné à ſix ans de Galeres. Il ſeroit à ſouhaiter, ajoute-t'il, que tous les Tribunaux de Juſtice ſe conformaſſent là-deſſus au Parlement de Toulouſe.

J'avoue que ce vice, qui eſt devenu en France fort à la

mode, meriteroit plus de rigueur de la part de la Police; mais si on ne faisoit point de grace aux filoux, il n'en faudroit point faire non plus, (ceci soit dit sans parallele,) aux Auteurs des Brochures qui deshonorent la société.

L'Auteur continue de parler tripot & jeu pour avoir occasion de flétrir l'autre sexe. » Ce qui fait, dit-il, » que les femmes sont si pas- » sionnées pour le jeu, c'est » qu'elles ont le privilége d'y » friponner tant qu'il leur

plaît. Ces termes ſont trop généraux. Si dans la ſociété il ſe trouve quelque malheureuſe Aventuriere, cela ne regarde point le ſexe en général. Il ſe trouve beaucoup de femmes qui ont de la probité au jeu. On peut même dire en faveur du ſexe, qu'en général il a là-deſſus bien plus de bonne foi que l'autre. Ce n'eſt point ſur des exceptions qu'il faut établir des Ouvrages de critique.

Mais Paris n'eût point été une véritable Babylone, ainſi

qu'il veut en donner l'idée, ſi les hommes de toutes les claſſes euſſent eu quelque reſte de candeur, & qu'il ſe fût encore trouvé chez les femmes le moindre ſentiment d'honneur. Pour avoir plutôt fait, il les met toutes ſans exception au rang des proſtituées.

» Boileau, dit-il, comp-
» toit juſqu'à deux honnêtes
» femmes de ſon tems. Je
» laiſſe à penſer ajoute-t-il,
» combi n il en compteroit
» aujourd'hui. C'eſt dire en termes formels qu'il n'en reſ-

te pas une ſeule. Il n'eſt pas poſſible, continue-t-il à la page ſuivante, d'appercevoir aucune difference entre ce qu'on appelle une honnête femme & une femme publique.

Suivant lui, chaque maiſon de Paris eſt un lieu ouvert de proſtitution. Car s'il n'y a aucune difference entre une honnête femme & une courtiſane, la conſéquence ſe place ici d'elle-même.

En bonne police, il faudroit flétrir de tels écrits, &pu-

nir ſéverement leurs Auteurs. Si les Ecrivains qui favoriſent l'athéiſme ſont dans ce cas, ceux-ci ne devroient pas être exceptés; car je ne ſçais point s'il eſt plus injurieux de dire qu'il n'y a point de Dieu, que d'avancer publiquement que ce qui eſt fait à ſon image & reſſemblance eſt entierement corrompu, & ne porte d'autre livrée que celle du crime, de l'horreur & de l'abomination. Pour s'énoncer ainſi dans un écrit public, il faut vouloir de gayeté de

cœur invectiver la Nature entiere, & insulter tout le genre humain ; c'est s'en prendre à soi-même, se dégrader, se deshonorer. En un mot, il faut être furieux, fol, phrénétique, ou insensé. Il rejette sur le luxe la dépravation du siécle. Il quitte ici la morale pour parler politique. On s'apperçoit d'abord que cet Auteur n'y entend rien. Auparavant il indisposoit ; à présent il ennuie. Il s'en prend à ceux qui osent avancer que le luxe est nécessaire dans un Etat.

» Le luxe, dit-il, eſt la gan-
» grene de tout corps politi-
» que. Que l'on vante tant
» qu'on voudra nos manufac-
» tures, nos ouvrages de goût
» & d'agrément, & toutes les
» ſuperfluités par leſquelles
» notre Nation ſe diſtingue
» ſur les autres; je ſoutiens
» que toutes ces choſes ſont
» plus nuiſibles qu'avantageu-
» ſes au Royaume. J'aime
bien ce *je ſoutiens*. Ne voilà-t-il
pas un beau garant du déſor-
dre que cauſe le luxe? L'Au-
teur Babylonien décide d'em-

blée une queſtion qui fait depuis longtems le ſujet d'un grand débat entre les plus habiles politiques de l'Europe. Les raiſons pour & contre ont ſouvent été alleguées; mais la queſtion juſqu'ici eſt toujours demeurée indeciſe.

Pour raiſonner conſéquemment ſur cette matiere, il faut connoître les conſtitutions des differens Gouvernemens ainſi que leurs principes. Il eſt certain que dans la plûpart des Républiques le luxe ne convient point; mais

dans les Monarchies qui ont pour baſe le commerce & l'induſtrie, il y eſt abſolument néceſſaire; c'eſt le ſeul moyen qui reſte au Gouvernement pour faire mouvoir les differentes parties de l'Etat civil.

Cependant il faut convenir que, lorſque l'excès s'en mêle il en peut réſulter du déſordre; mais c'eſt encore ici une autre queſtion non moins difficile à réſoudre, ſçavoir, ſi le luxe qui regne aujourd'hui en France eſt à ſa doſe néceſſaire, ou ſi c'eſt un excès.

Pour cela il faut entrer dans une foule de détails, & peser tous les inconvéniens par les avantages, &c. L'Auteur dit pour cause principale du désordre du luxe que nous consommons beaucoup nous-mêmes, & qu'en bonne politique le produit des manufactures devroit être exporté.

Il est certain que l'exportation procure une richesse réelle à l'Etat: mais il faut aussi qu'il consomme lui-même, sans quoi il n'y auroit point de circulation intérieure : or

celle-ci eſt l'ame de la population, c'eſt-à-dire de la puiſſance politique.

Enfin l'Auteur de la nouvelle Babylone arrive inſenſiblement aux Spectacles; c'eſt là où il eſt au large, & où tout ſon fiel ſe répand à l'aiſe. La » Comédie, dit-il, eſt une » boëte de Pandore qui nous » a inondés de vices; elle dé» goûte du travail, elle plonge » dans la molleſſe, elle inſpire » du goût pour les plaiſirs.

Il ajoute que, ſi le Gouvernement ne s'en mêle & ne défend

fend la Comédie, Paris ne ſera plus qu'un peuple d'hiſtrions & de baladins. Mais on peut lui répondre que, ſi cela eſt, le Gouvernement n'aura pas beſoin de s'en mêler : la Comédie s'en ira d'elmême ; car ſi tout le monde ſe fait Auteur, il n'y aura plus de Spectateurs.

Cette matiere eſt trop uſée pour en parler. Les raiſons pour & contre ont été débattues avec tant de chaleur & de force dans differens ouvrages de morale & de politique

qu'on ne peut rien ajouter à ce qui a été dit.

Je crois que dans les petites ſociétés les Spectacles, quelqu'utiles qu'ils puiſſent être d'ailleurs, peuvent alterer les mœurs. Mais dans une grande Ville comme Paris, où il y a une foule de gens déſœuvrés, qui cherchent continuellement les moyens de ſatisfaire leurs deſirs, c'en eſt un bon pour les contenir, que de les raſſembler tous les jours trois ou quatre heures dans une ſalle

pour écouter des vers ou de la proſe, qui ne font plus aucune impreſſion ſur leurs ſens par l'habitude continuelle où ils ſont d'en entendre.

Il faut avouer que la Légiſlation eſt bien embarraſſée dans les grandes ſociétés. Si la politique tolere ce que la morale y défend, il en reſulte des vices pour l'Etat civil. Si le Gouvernement au contraire ſe range du côté de la Religion, le déſordre ſouvent devient plus grand. En général, les hommes ont un état qui

les engage dans une occupation particuliere. Le tems le plus dangereux pour eux eſt celui du déſœuvrement qui ſuccede au travail. Il eſt queſtion de leur faire remplir ce vuide, pour m'exprimer ainſi, à moins de frais qu'il eſt poſſible pour les paſſions.

Il faut néceſſairement des amuſemens dans une grande Capitale : ils entrent dans l'œconomie des choſes qui doivent contenir les mœurs. Les plus innocens ſont toujours ceux qui portent le caractere

de publicité. Les débauchés, les gens de mauvaiſes mœurs ſont toujours contenus dans les aſſemblées générales.

C'eſt une remarque qu'on a faite de tout tems à Paris, que lorſque les Spectacles ſont fermés, les lieux de proſtitution ſont plus fréquentés: il n'y a point de piéce nouvelle un peu courue, qui ne ſuſpende la débauche & n'arrête une infinité de crimes.

Je ne dis point que le Théâtre entre dans le ſiſtême de nos mœurs; mais je crois que

tout condamnable qu'il eſt par lui même en général, il y a des cas particuliers où il peut devenir néceſſaire & même utile, & Paris eſt une des exceptions à la regle générale.

» On objectera, continue » notre Auteur, (& ceci re» vient à ce que je viens d'a» vancer,) qu'il faut des Spec» tacles à Paris pour occuper » une infinité de gens déſœu» vrés qui dans leur loiſir ſe» roient capables de ſe porter » aux excès les plus funeſtes.

» Mais il réſulteroit de-là, a-
» joute-t-il, que les déſœuvrés
» & les gens ſans occupation
» font un Corps redoutable
» que l'Etat a intérêt de mé-
» nager.

Oui ſans doute, qu'il a intérêt de le ménager : c'eſt ſur lui principalement que la Légiſlation doit avoir l'œil. Les Loix & les Tribunaux de Juſtice ne ſont faits que pour rétablir l'ordre dans la ſociété, & leur unique ſoin eſt de faire rentrer dans le devoir ceux des Sujets qui s'en ſont écartés.

Le Citoyen tranquille n'a pas beſoin de Magiſtrats. La Police du Gouvernement politique & civil n'eſt faite que pour prévenir les abus & en arrêter les conſéquences. On ne rédoute point les fainéans, mais on craint la contagion que ce vice peut apporter dans la ſociété.

La mauvaiſe humeur de notre Auteur lui fait faire main baſſe ſur tout. Il voudroit qu'on fermât les Caffés, & qu'on n'ouvrît les promenades publiques que les

jours de Fêtes. Il s'imagine qu'on pourroit regler Paris, comme un pere de famille pourroit regler sa maison.

Cette Capitale, (je crois l'avoir dit,) deviendroit une véritable Babylone telle que cet Auteur veut nous la dépeindre, si on parvenoit à corriger tous les petits abus qui s'y sont introduits. Cette réforme, (je l'ai dit encore,) ouvriroit la porte à une infinité d'autres vices dont nous ne voyons point d'ici ni l'effet ni les conséquences. Est-ce qu'on

oubliera éternellement que la ſociété dans laquelle on veut établir un ordre de perfection rigide eſt compoſée d'hommes & non point d'Anges ? Il faudroit refondre l'humanité pour la rendre ſuſceptible de cette foule de nouveaux réglemens qu'on voudroit introduire dans le Monde politique & moral.

Je crois bien qu'il y a trop de Caffés à Paris, & peut être même de promenades publiques ; mais ces lieux qui ſont le ſéjour ordinaire de la médi-

sance & de l'oisiveté, tiennent lieu d'autres qui seroient plus dangereux encore. Croit-on, parce qu'on fermeroit les Caffés dans cette Capitale, & qu'on n'ouvriroit les promenades publiques que les jours de Fêtes, que tout rentreroit dans l'ordre ? C'est mal connoître les hommes, de supposer qu'un simple Réglement de Police puisse les changer.

Si l'on fermoit les Caffés, il s'ouvriroit d'autres maisons tout aussi dangereuses ; les mœurs n'y gagneroient rien,

& la ſociété y perdroit la circulation que ces Boutiques procurent à l'état œconomique. Faute de Jardins, on ſe promèneroit dans les lieux écartés, & alors le moindre mal qui en réſulteroit ſeroit celui de l'oiſiveté.

Lorſqu'un Auteur critique, du haut de ſa mauvaiſe humeur, a dit : Il conviendroit de faire ceci, de réformer cela, il s'imagine que tout doit prendre une nouvelle tournure dans le Monde, & que la ſociété va être purgée de ſes vi-

ces. Il veut faire en un instant ce que six mille ans de Loix & de Réglemens politiques & civils n'ont pu faire. Quelle vanité ! ou plutôt quelle ignorance !

Il eût paru surprenant que l'Auteur de la Capitale des Gaules n'eût point intereſſé le Clergé dans sa nouvelle Babylone. Il veut que les Prêtres étrangers, les Bénéficiers & les Abbés forment à Paris une partie de la Tour de Babel.

Il n'eſt pas douteux qu'un grand nombre de Bénéficiers & autres Prêtres qui conſom-

ment leurs revenus dans cette Capitale, pourroient également le consommer en Province; mais cette résidence ne forme point de Paris une Babylone : cela cause seulement un désordre dans la distribution du numéraire; parce que l'argent qui devroit rester en Province est transporté à Paris, ce qui fait que le cœur de la France a trop d'espèces, tandis que les extrémités n'en ont point. Mais ce n'est point là ce que l'Auteur a eu en vûe; il ne paroît

pas même qu'il ait l'idée de cet inconvénient. Il croit que parce qu'on forceroit ces Ecclesiastiques, qu'il regarde comme des especes de perturbateurs du repos public, de vivre ailleurs, ils deviendroient honnêtes gens : c'est, encore une fois, manquer par le principe. Le local ne change point les hommes. Les Babyloniens de Paris seroient des Babyloniens en Province : ainsi la Babylone ne feroit que changer de lieu.

Il falloit bien que les Che-

valiers militaires eussent aussi leur place dans la nouvelle Babylone. L'Auteur eût cru que son Ouvrage eût été imparfait, s'il n'avoit déchiré tous les états, toutes les classes, & toutes les conditions. Il souhaiteroit que les Chevaliers de Saint Louis, qu'on rencontre, dit-il, à chaque pas, sortissent de Paris, & que cette liberté qui est accordée au dernier des Citoyens, de faire sa résidence dans le lieu qu'il veut de la France, fût ôtée à ceux qui ont passé les deux

tiers de leur vie à défendre l'Etat. Il voudroit ôter aux vieux Militaires la seule consolation qui leur reste, c'est-à-dire, après avoir servi le Prince, de finir leurs jours auprès du Prince.

Il dit pourtant une chose bonne dans sa mauvaise Brochure, du moins est elle vraie; qu'il faudroit bannir de Paris tous ces Barbouilleurs de papier, ces plats Ecrivains. Il est certain qu'on auroit la paix & la tranquillité sans cette engeance qui trouble tout,

& qui porte la diviſion par-tout. Sa critique tombe auſſi ſur la Valetaille dont Paris abonde. On ne ſçauroit nier qu'il y ait trop de Domeſtiques dans cette Capitale: mais ce n'eſt point ce déſordre qu'il veut nous dépeindre. S'il avoit dit que cette claſſe d'hommes, à charge à l'Etat, parce qu'elle cauſe un vuide dans l'Agriculture, forme une Babylone dans le ſiſtême œconomique, il auroit dit quelque choſe; au lieu que tout ce qu'il avance dans ſa Brochure

ne reſſemble à rien & ne dit rien.

Pour rétablir l'ordre de Paris & anéantir la Babylone, il propoſe des loix ſomptuaires, mais le remede ſeroit pire que le mal. Si dans un Royaume comme le nôtre on faiſoit de tels réglemens tout ſeroit perdu. Les fortunes aujourd'hui ſont trop inégales en France. Il faut que les modes, le luxe & la dépenſe rendent au corps général des Citoyens ce qu'un petit nombre de Particuliers lui ont enlevé. Si des loix ſomptuaires empê-

choient que les Millionnaires ne dépensassent excessivement, il n'y auroit bientôt plus de circulation dans l'Etat, & par conséquent plus de vigueur dans le sistême politique : ce sont les premiers abus qui rendent nécessaires les seconds.

Il est inutile d'avoir recours aux maximes des Grecs & des Romains ; car les Gouvernemens modernes n'ont rien de commun avec les anciens. Ce qui auroit contribué à anéantir la puissance

politique de ces premiers tems ſert à ſoutenir celle des derniers : huit à neuf cent mille habitans réduits dans un enclos de quelques lieues, ne peut offrir aux yeux qu'un cahos & un embarras intérieur. Si l'on n'enviſage Paris que ſous ce dernier point de vûe, il eſt certain qu'on peut lui donner le nom de Babylone. Tant de peuples divers qui l'habitent, tant de langues étrangeres qui s'y parlent, d'habits differens, de mœurs, d'uſages, de coutu-

mes : tant de variétés dans les plaiſirs, les goûts, les amuſemens : tant d'eſprits, de génies diametralement oppoſés les uns aux autres, &c. préſentent à l'imagination l'idée du trouble & de la confuſion. Mais lorſqu'on examine les choſes de près, on revient bientôt de ce préjugé.

Paris eſt le ſéjour de la paix & de la tranquillité pour ceux qui cheriſſent la vie douce & tranquille. Les philoſophes, les ſçavans, les hommes de lettres y jouiſſent d'eux-

mêmes, & goûtent autant de douceurs que dans la plus profonde retraite. Je ne ſçais ſi c'eſt le phyſique, le local, la proximité du Prince, ou cette ſuite de Réglemens de Police qui ſe ſont ſuccedés depuis tant de ſiecles, qui en eſt la cauſe ; mais il eſt certain qu'il y a plus d'ordre dans cette Capitale que par-tout ailleurs. Si on examinoit la police de quarante autres Villes du Royaume compoſées de vingt mille habitans chacune, (ce qui forme la popu-

lace de Paris,) on trouveroit qu'il s'y commet plus de crimes dans un jour, qu'il ne s'en commet à Paris dans un mois. Ce n'eſt point que les hommes de Paris ſoient meilleurs que ceux de Province ; mais ſans doute que les Magiſtrats ſont plus attentifs dans cette Capitale, qu'ils ne le ſont dans les autres Villes du Royaume. Plus une ſociété eſt nombreuſe, & plus elle devient intereſſante.

La ſociété générale de Paris ſe ſubdiviſe en une infini-

té

té de petites ſociétés particulieres qui ont chacune leurs loix, leurs uſages & leurs coutumes ; ce ſont autant de Mondes qui ſont comme indépendans les uns des autres, & qui agiſſent ſéparément, quoique ſubordonnés aux mêmes Loix.

L'état de comparaiſon s'y trouve dans toutes les claſſes.

Si on voit une infinité de gens au-deſſus de ſoi, on en découvre encore plus qui ſont au-deſſous. Quelque pauvre & infortuné que ſoit un Ci-

toyen à Paris, il eſt témoin de la même miſere dans un grand nombre de ſes ſemblables, ce qui eſt une ſorte de conſolation ; car la répartition des maux ſemble diminuer leur poids.

Les Anglois vantent beaucoup la liberté de leur Ville de Londres, mais y en a-t-il une plus grande que celle de Paris ? Car on ne ſçauroit appeller de ce nom ce qui ſeroit contraire aux loix. La liberté alors deviendroit eſclavage. N'offenſez point la Reli-

gion, n'attaquez pas le Gouvernement, ne contrevenez point aux ordres de la Police, & vous jouirez dans cette Capitale d'une liberté parfaite.

Chaque humeur, chaque génie trouve à Paris de quoi s'assortir; il n'y a point de caractere qui ne rencontre son semblable. Les ressources y sont immenses pour les gens d'esprit & de talens : ce n'est que là qu'on peut trouver les moyens de se perfectionner dans tous les genres.

Si les riches y ont la faculté

de jouir de l'état de leur fortune, les pauvres sont à même d'augmenter la leur, les moyens d'y parvenir y sont sans nombre.

La Babylone de Paris n'est qu'un nom. Cette Capitale seroit anéantie depuis longtems, si un certain ordre n'y soutenoit toutes les parties de la société générale.

FIN.

ERRATA.

Page 23, *ligne* 4, des enfans, *liſez* quelqu'enfant.

Page 27, *ligne* 14, deux, *liſez* trois.

Page 28, *ligne* 6, ſouvent, *liſez* maintenant.

Page 42, *ligne premiere*, un Boëte, *liſez* une Boëte.

Page 51, *ligne* 3, *ôtez le mot* autres.